

Remerciements: Théâtre de l'Atelier - Paris, Cinéma des cinéastes - Paris, Théâtre du Campagnol-Centre dramatique national, Soizic Sidoit, Sacha, Johanna Nizard, Rezzo, Paola Didong, José Redondo, William Daverton, Marco Martin, Bastien Morin, Sophie Kenny, Rémi Bissonet et l'équipe de l'éclairage public de la Ville de Lorient.

pour Emmanuelle
TR

NOTRE BESOIN DE CONSOLATION EST IMPOSSIBLE À RASSASIER est édité aux éditions ACTE SUD.

Les diapositives sont de Thomas Roux

> Rencontre de l'équipe artistique avec le public jeudi 21 décembre à l'issue de la représentation

PROCHAINS SPECTACLES:

LES HABITS DU DIMANCHE de FRANÇOIS MOREL
4 janvier à 19h00 - 5 et 6 janvier à 20h30

4+1(LITTLE SONG) chorégraphie de CATHERINE DIVERRÈS
26 et 27 janvier à 20h30

CDDB Théâtre de LORIENT

NOTRE BESOIN DE CONSOLATION EST IMPOSSIBLE À RASSASIER

de
STIG DAGERMAN

traduction du suédois par Philippe Bouquet

mise en scène
JEAN-DAMIEN BARBIN

avec
THOMAS ROUX

Mise en scène JEAN-DAMIEN BARBIN
Lumière FRANCK THÉVENON
Composition musicale CHRISTIAN PACCOD
Photographie ALAIN FONTERAY

création au CDDB-Théâtre de Lorient le 19 décembre 2000

Production CDDB-Théâtre de Lorient
avec la participation de la compagnie «les Malades Reconnaisants».

Il semble bien que les «jeux du garage» aient déjà commencé à cette époque. Dagerman allait alors s'enfermer dans le garage situé en contre-bas, à l'écart de la villa. Il fallait traverser le jardin et sortir par le grand portail. Il s'installait au volant et mettait le moteur en marche, attendant que les gaz d'échappement fassent leur oeuvre. Cela relevait à la fois de la mise en scène et du cri d'angoisse. C'était une tentative de libération, un besoin de s'échapper pour un ailleurs, plus qu'une volonté d'auto-destruction. La progression de l'intoxication par les gaz l'amenait à cette sensation ultime où tout pouvait basculer, entre la vie et la mort, où le sentiment de liberté était total, le suicide étant selon Dagerman la seule et ultime preuve de la liberté de l'homme. Il s'est maintes fois exprimé là-dessus, dans de brefs essais, dans ses romans, aucun doute n'est possible sur le sens de ses tentatives. C'était une catharsis, une confession au sens religieux du terme. Ne pouvant ni s'ouvrir à l'oreille compréhensive d'un confesseur, ni creuser un trou dans la terre pour lui confier son angoisse, il avait trouvé ce moyen pour se libérer - devenir libre! - de ses énormes tensions intérieures.

Olof Lagercrantz confirme cette analyse des jeux du garage. Ce n'est pas la mort qu'il recherchait, écrit-il, mais la situation d'extrême tension dramatique, l'instant suprême où tout était expié, pardonné, l'instant de la réconciliation où il pouvait de nouveau arrêter le moteur. Ses tentatives répétées de suicide, il les portait pour ainsi dire en bandoulière. Lorsqu'il sortait de ces séances de purification, le soulagement était manifeste aux yeux de ses proches.

Les lettres qu'il écrit dans ces circonstances sont tout à fait symptomatiques de ce besoin de se confesser et de se libérer. Olof Lagercrantz en a retrouvé une qu'il avait adressée à Anita Björk au printemps 1951, lorsqu'ils habitaient encore le chalet de Värmdö. Se retrouvant seul un soir, peu après la séparation avec Annemarie, il avait commencé à jouer avec le robinet à gaz, avec la mort. «Il est terrible, écrit-il, de ressentir soudain qu'au fond de soi-même il y a un abîme de laideur. Je ne te demande pas de me comprendre, encore moins de me pardonner. Je te demande simplement de me croire lorsque je te dis que je ne fais que te libérer d'un fardeau qui aurait pesé sur ta vie si riche et pleine de promesses... Je ne le fais pas par peur, je n'ai peur de rien sauf peut-être de ce qui m'attend... Si j'avais été un autre homme mûr et plein de qualités, aucun bonheur n'aurait été plus grand que celui que tu m'as préparé... Je n'ai jamais été digne de toi. Lorsque le moment vient finalement de choisir entre vivre comme un paria ou mourir comme un pauvre hère, je ne peux faire un autre choix, car je m'imagine que la mort d'un homme sans valeur rendra peut-être le monde meilleur”.

Sitôt écrite, cette lettre fut froissée et jetée dans la corbeille. Simple velléité de la soustraire à son destinataire? C'était plutôt le signe que le message était reçu et la lettre devenue inutile, car il se l'était autant adressée à lui-même qu'à sa femme. Or, ce sont précisément ces lettres qui sont les plus révélatrices. Les aveux une fois extirpés, il n'était plus nécessaire de poursuivre. Les jeux du garage étaient aussi sombres que ceux de Dostoïevski scrutant l'âme de Raskolnikov.(...)

(...) «Tout va mieux maintenant même si ce n'est pas la joie. D'une certaine façon ma vie a abouti à une impasse, et je ne sais pas comment en sortir... Je ne peux plus rien faire, ni écrire, ni rire, ni parler, ni lire. Quand je suis avec des gens, je dois me forcer d'écouter pour pouvoir sourire au bon moment, moi-même je n'ai rien à dire... Je ne vois aucune fin à cet amoncellement de journées stupides. L'amour de Dieu ? C'est probablement lui qui doit nous libérer. Je viens de lire un livre écrit par un auteur catholique où l'on parle d'un homme qui ne voyait rien, parce qu'il se cachait dans la lumière. Si seulement nous avions une lumière pour nous y cacher».

LE VOYAGEUR

Je quitte des rêves immuables et des liaisons instables. Je quitte une carrière prometteuse qui m'a valu le mépris de moi-même et l'estime de tous les autres. Je quitte quelques cent mille mots, certains écrits avec plaisir, la plupart avec ennui et pour de l'argent. Je quitte une situation exécrationnelle, une position irrésolue face aux problèmes de notre temps, un doute qui a déjà bien servi, et l'espoir d'une délivrance. J'emporte dans mon voyage une connaissance inutile du globe... et la vision d'une pierre tombale qui s'élève dans le désert, ou au fond de la mer, avec cette inscription:

«Ci-gît un écrivain suédois
tombé pour rien.
Son crime était l'innocence,
oubliez-le souvent».

(...)Cher Stig, ton message de liberté s'adresse à nous tous... Tu étais convaincu que nos devions nous rendre libres en restant fidèles à notre angoisse... Mais bien trop rapidement tu as compris que cette liberté était une chose étrange et difficile... Et maintenant je me lamente au pied du mur... Où dois-je aller pour te retrouver ? Ton souvenir vit en nous, mais où est ta personne ?... J'ose dire, en témoignage de ma propre certitude, que tu vis comme une parole de silence. O Père fais briller en lui Ta lumière éternelle».
LARS AHLIN(...)

«L'homme qui aime trouve une coquille sur le rivage. Lorsqu'il la porte à son oreille, il n'y entend ni la mer, ni le vent, ni les anges, mais sa propre voix qui chante: je t'aime. Jamais encore il n'a entendu quelque chose d'aussi beau. Sur une autre plage, il y a tous les autres hommes, ils dorment. Quelqu'un s'avance lentement, les soulève l'un après l'autre, les porte à son oreille et écoute. Dans certaines coquilles-hommes on entend des chiens aboyer, dans d'autres le rugissement lointain du tigre ou des coups de marteau, et dans quelques-unes le sombre bruit des machines. Mais dans l'une on entend le cri d'un poisson. C'est ainsi que résonne l'homme qui aime lorsque quelqu'un le porte à son oreille. Si les planètes pouvaient aimer, elles sortiraient de leur cours et ce serait le chaos. La seule garantie de l'existence du monde, c'est l'impossibilité de l'amour. L'homme qui aime devine que l'amour est soeur de la mort. Mais cela ne l'empêchera jamais de forcer l'entrée de la cellule du voisin, en chantant: Je suis libre!»

«On dit que les animaux, lorsqu'ils meurent, vont se cacher dans des endroits si isolés que personne ne les trouve... Est-ce que la mort est pour l'animal une honte qu'il cherche à cacher ou une fête dont il est l'unique invité ? Combien de petits animaux ne voit-on pas mourir à l'ombre de l'éléphant, mais l'éléphant, à l'ombre de qui meurt-il?... Pour l'homme qui va mourir, la mort n'est pas une honte, mais une mission d'honneur librement acceptée. Même à cet instant ultime, il garde son désir de paraître. Tout à la fois animal, dompteur et public, il brandit l'épée, en pare le coup et applaudit à la vue d'un combat dont l'issue est fixée d'avance... L'homme qui va mourir tient tout dans sa main, et lorsqu'il sombre dans le néant, tout sombre avec lui. Son pouvoir est sans bornes, et n'importe qui peut faire l'expérience de sentir ainsi tomber toutes les bornes... Un jour, une éternité, il est intouchable, aussi intouchable que l'est la flèche qui vole en sifflant d'un endroit à un autre...»

C'est la fête à nos amours,
L'ombre du ciel a vieilli,
Grande au soleil des amis
Las, sont couchés dans la cour

BEHOV AV TROST VART BEHOV AV TROST

Long, nos trois ballons de neige
Beau, l'homme au petit tambour
Quand il marchait d'un pas lourd
Dans la chambre des cortèges

Beau, le cahier des étoiles
Le chapeau de l'écolière
Quand elle faisait des fois l'écuyère
Moi je faisais le cheval

BEHOV AV TROST VART BEHOV AV TROST

Les ballons bleus du manège
Le balcon du grand hôtel
Le sucré du maternel
Et l'amour en sacrilège

BEHOV AV TROST VART BEHOV AV TROST

Si doux le regard complice
De la femme aux deux crayons
Je lui volais ses prénoms
Quarante fois par supplice

Quand le premier oui du monde
Fait le caillou du début
Qu'il entache de nos vains refus
Que tant de couleurs inondent

Rouge et bleu et vert et gris foncé
Doré mais marron blanc nègre
jaune orange mais vinaigre
Blanc, marine et violet

L'encre et nos couleurs s'effacent
Dans le ciel amidonné
Sur que l'homme n'a pas su garder
L'ombre que la femme embrasse

Sur la fête et les amours
Le sang coule en gyrophare
La déraison qui s'égaré
Ressemble à de vieux discours

Je rends les fleurs et les gants blancs
Le chapeau claqué et l'habit noir
Aucune hache ne peut avoir
De prise sur le silence vivant.

(...)

Si j'ai éprouvé des moments d'enthousiasme, c'est à l'art que je les dois; et cependant quelle vanité que l'art! vouloir peindre l'homme dans un bloc de pierre ou l'âme dans les mots, les sentiments par des sons et la nature sur une toile vernie...

Je ne sais quelle puissance magique possède la musique; J'aimais l'orchestre grondant, j'aimais le bruit, les diamants qui brillent aux lumières, toutes ces mains de femmes gantées et applaudissant avec des fleurs; je regardais le ballet sautillant, j'écoutais les pas tomber en cadence, je regardais les genoux se détacher mollement avec les tailles penchées.

D'autres fois, recueilli devant des oeuvres du génie, j'ambitionnais la destinée de ces hommes forts qui manient la foule comme du plomb. Comme le coeur doit être large, à ceux-là qui y font entrer le monde, et comme tout est avorté dans ma nature! Convaincu de mon impuissance, de ma stérilité, je me suis pris d'une haine jalouse; je jetais de la boue sur les choses les plus hautes, que j'enviais.

Je m'étais moqué de Dieu, je pouvais bien rire des hommes.

L'art! l'art! quelle belle chose que cette vanité!

S'il y a sur la terre et parmi tous les néants une croyance qu'on adore, s'il est quelque chose de saint, de pur, de sublime, quelque chose qui aille à ce désir immodéré de l'infini et du vague que nous appelons âme, c'est l'art. Et quelle petitesse !

Je voudrais le beau dans l'infini et je n'y trouve que le doute.

Oh! l'infini! l'infini! gouffre immense, spirale qui monte des abîmes aux plus hautes régions de l'inconnu... Dieu, Eternité, Infini? nous tournons là-dedans emportés par un vent de la mort, comme la feuille roulée par l'ouragan.

Nous nous disons toujours cependant: "après bien des siècles, des milliers d'ans, quand tout sera usé, il faudra bien qu'une borne soit là - Hélas ! l'éternité se dresse devant nous et nous en avons peur, - peur de cette chose qui doit durer si longtemps, nous qui durons si peu.

Si longtemps!

Eternité! Eternité! cela durera-t-il toujours? toujours, sans fin? J'ai longtemps pensé aux morts dans les cercueils, aux longs siècles qu'ils passent ainsi sous la terre pleine de bruits, de rumeurs, de cris, eux, si calmes, dans leurs planches pourries dont le morne silence est interrompu parfois, soit par un cheveu qui tombe, ou par un ver qui glisse sur un peu de chair...

... l'hiver, ils doivent avoir froid sous la neige.

Oh! s'ils se réveillaient alors, s'ils venaient à revivre et qu'ils vissent toutes les larmes dont on a paré leur drap de mort taries, tous ces sanglots étouffés, toutes les grimaces finies, ils auraient horreur de cette vie qu'ils ont pleuré en la quittant...

Certes, on peut vivre, et mourir même, sans s'être demandé une seule fois ce que c'est que la vie et que la mort. Ces questions mènent à

des ténèbres d'où l'on ne sort pas.

Et le doute vient après; c'est quelque chose qui ne se dit pas, mais qui se sent. L'homme alors, est comme ce voyageur perdu dans les sables, qui cherche partout une route pour le conduire à l'oasis et qui ne voit que le désert. Le doute c'est la vie.

Le doute, c'est la mort pour les âmes; c'est une lèpre qui prend les races usées, c'est une maladie qui vient de la science et qui conduit à la folie. La folie est le doute de la raison; c'est peut-être la raison elle-même! Qui le prouve.

Chacun de nous a un prisme à travers lequel il aperçoit le monde; j'en connais qui n'y voient que chemin de fer, marchés aux bestiaux; les uns y découvrent un plan sublime, les autres une face obscène. Et ceux-là vous demanderaient bien ce que c'est que l'obscène? question embarrassante à résoudre comme les questions.

J'aimerais autant donner la définition géométrique d'une belle paire de bottes ou d'une belle femme. Les gens qui voient notre globe comme un gros ou un petit tas de boue, sont de singulières gens ou difficiles à prendre.

Quand vous parlez à certaines gens, ils s'arrêtent tout à coup effrayés et vous demandent: comment, vous nieriez cela? vous doutez-vous de cela?

Homme faible et plein d'orgueil, pauvre fourmi qui rampe avec peine sur ton grain de poussière; tu te dis libre et grand, tu te respectes toi-même, si vil pendant ta vie, et par dérision sans doute, tu salues ton corps pourri qui passe. Et puis tu penses qu'une si belle vie, agitée ainsi entre un peu d'orgueil que tu appelles grandeur et cet intérêt bas qui est l'essence de ta société, sera couronnée par une immortalité. De l'immortalité pour toi.

Tu te vantes d'être libre, de pouvoir faire ce que tu appelles le bien et le mal? sans doute pour qu'on te condamne plus vite, car, que saurais-tu faire de bon? Y a-t-il un seul de tes gestes qui ne soit stimulé par l'orgueil ou calculé par intérêt?

Toi, libre! Dès ta naissance, tu es soumis à toutes les infirmités paternelles; tu reçois avec le jour, la semence de tous tes vices, de ta stupidité même.

Tu es né avec un petit esprit étroit, avec des idées faites, ou qu'on te fera, sur le bien et le mal.

Es-tu déjà libre des principes d'après lesquels tu gouvernes ta conduite? Est-ce toi qui présides à ton éducation? Est-ce toi qui a voulu naître avec un caractère heureux ou triste, phtisique ou robuste, doux ou méchant, moral ou vicieux?

Mais d'abord, pourquoi es-tu né? est-ce toi qui l'a voulu? T'as-t-on conseillé là-dessus?

Quelque grand que tu sois, tu as d'abord été quelque chose d'aussi sale que de la salive et de plus fétide que l'urine; puis tu as subi des métamorphoses comme un ver, et enfin tu es venu au monde, presque sans vie, pleurant, criant, et fermant les yeux, comme par haine pour ce soleil que tu as appelé tant de fois.

Tu frissonnes quelque fois en regardant ton ombre, et lorsque ta pensée elle-même s'enfonce dans les mystères du néant, tu es effrayé et tu as peur du doute.

Tu te dis libre, et chaque jour tu agis poussé par mille choses. Tu vois une femme et tu l'aimes, tu en meurs d'amour; es-tu libre d'apaiser ce sang qui bat, de calmer cette tête brûlante, de comprimer ce coeur, d'apaiser ces ardeurs qui te dévorent? Es-tu libre de ta pensée? mille chaînes te retiennent, mille aiguillons te poussent, mille entraves t'arrêtent.

Tu te dis libre parce que tu as une âme? D'abord, c'est toi qui a fait cette découverte que tu ne saurais définir. Une voix intime te dit que oui; d'abord tu mens, une voix te dit que tu es faible, et tu sens en toi un immense vide que tu voudrais combler par toutes les choses que tu y jettes. Quand même tu croirais que oui, en es-tu sûr? qui te l'a dit?

Es-tu libre de faire le bien ou le mal?

Quand même ce que tu sens être bon l'emporte, la victoire est-elle toujours la justice? ce que tu juges bien est-il le bien absolu, immuable, éternel?

Mais l'homme a une âme immortelle et faite à l'image de Dieu; deux idées pour lesquelles il a versé son sang, deux idées qu'il ne comprend pas: une âme, un Dieu, -mais dont il est convaincu.

Cette âme est noble, car étant un principe spirituel, n'étant point terrestre, elle ne saurait rien avoir de bas, de vil. Voyons comme cette âme, comme cette conscience est élastique, flexible, (comme elle est molle et maniable,) comme elle se ploie facilement sous le corps qui pèse sur elle ou qui appuie sur le corps qui s'incline, comme cette âme est vénale et basse, comme elle rampe, comme elle flatte, comme elle ment, comme elle trompe! C'est elle qui vend le corps, la main, la tête et la langue; c'est elle qui veut du sang et qui demande de l'or, toujours insatiable et cupide de tout dans son infini; elle est au milieu de nous comme une soif, une ardeur quelconque, un feu qui nous dévore, un pivot qui nous fait tourner autour de lui. Tu es grand homme! non par le corps, sans doute, mais par cet esprit qui t'as fait, dis-tu, le roi de la nature; tu es grand, maître et fort.

Chaque jour, en effet, tu bouleverses la terre.

Mais, hélas! la terre, que tu remues, revient, renaît d'elle-même.

Tu te crois grand parce que tu travailles sans relâche, mais ce travail est une preuve de ta faiblesse. Tu étais donc condamné à apprendre toutes ces choses inutiles au prix de tes sueurs; tu étais esclave avant d'être né et malheureux avant de vivre. Tu regardes les astres avec un sourire d'orgueil parce que tu leur as donné des noms. Comprends-tu toi-même la valeur des mots dont tu te sers...étendue, espace? Ils sont plus vastes que toi et tout ton globe.

Tu es grand et tu meurs, comme le chien et la fourmi, avec plus de regret qu'eux.

Tu veux qu'on se découvre devant ta charogne humaine, qui se pourrit de corruption, quoique plus pure encore que toi quand tu vivais.

C'est là ta grandeur? Grandeur de poussière! majesté de néant!

Je sens comme mon coeur est vide, car tous ces hommes qui m'entourent me font un désert où je meurs.(...)

Silences de Flaubert -extraits-

La Correspondance et les oeuvres de jeunesse le montrent à l'évidence: Flaubert étouffait de choses à dire: enthousiasmes, rancœurs, amours, haines, mépris, rêves, souvenirs... Mais il a formé un jour, comme par surcroît, ce projet de ne rien dire, ce refus de l'expression qui inaugure l'expérience littéraire moderne. Jean Prévost voyait dans le style de Flaubert «la plus singulière fontaine pétrifiante de notre littérature»; Malraux parle de ses «beaux romans paralysés»: ces images traduisent bien ce qui reste l'effet le plus saisissant de son écriture et de sa vision. Le «livre sur rien», le «livre sans sujet», il ne l'a pas écrit (et personne ne l'écrira), mais il a jeté sur tous les sujets dont foisonnait son génie cette lourde épaisseur de langage pétrifié, ce «trottoir roulant», comme dit Proust, d'imparfaits et d'adverbes qui pouvait seul les réduire au silence. Son projet -il l'A dit plus d'une fois- était de mourir au monde pour entrer en littérature. Mais le langage même ne se fait littérature qu'au prix de sa propre mort, puisqu'il lui faut perdre son sens pour accéder au silence de l'oeuvre. Ce retournement, ce renvoi du discours à son envers silencieux, qui est, pour nous, aujourd'hui, la littérature même, Flaubert a été bien évidemment, le premier à l'entreprendre - mais cette entreprise fut, de sa part, presque toujours inconsciente ou honteuse. Sa conscience littéraire n'était pas, et ne pouvait pas être au niveau de son oeuvre et de son expérience. La Correspondance est un irremplaçable document par le jour qu'elle ouvre sur un des cas les plus aigus de la passion d'écrire (au double sens du mot passion), sur la littérature vécue à la fois comme une nécessité et une impossibilité, c'est-à-dire comme une sorte de vocation interdite: on ne peut à cet égard lui comparer que le journal de Kafka. Mais Flaubert n'y donne pas une véritable théorie de sa pratique, qui lui reste, dans ce qu'elle a d'audacieux, tout à fait obscure. Lui-même trouvait l'éducation sentimentale esthétiquement manquée, par défaut d'action, de perspective, de construction. Il ne voyait pas que ce livre était le premier à opérer cette dédramatisation, on voudrait presque dire déromanisation du roman par où commencerait toute la littérature moderne, ou plutôt il ressentait comme un défaut ce qui en est pour nous la qualité majeure. De Bovary à Pécuchet, Flaubert n'a cessé d'écrire des romans tout en refusant - sans le savoir, mais de tout son être - les exigences du discours romanesque. C'est ce refus qui nous importe, et la trace involontaire, presque imperceptible, d'ennui, d'indifférence, d'inattention, d'oubli, qu'il laisse sur une oeuvre apparemment tendue vers une inutile perfection, et qui nous reste admirablement imparfaite, et comme absente d'elle-même.

Article paru dans le journal Libération suite au décès de Michel Petrucciani. Henry Puget était d'abord son médecin avant d'être son ami. Six mois auparavant, lors d'une soirée bien arrosée, Henry Puget commença un entretien, sur un mode radiophonique. Le lendemain la première réaction de Michel Petrucciani fut de ne pas reconnaître son délire. Il le corrigea et demanda à Henry Puget de poursuivre l'expérience. Ils firent deux autres enregistrements. Le pianiste apporta à nouveau des corrections. Il pensait publier le texte dans le livret de l'un de ses futurs albums. La dernière séance a eu lieu trois mois avant son décès. Voici la transcription des quatre premiers enregistrements:

MICHEL PETRUCCIANI, ATTAQUONS À FOND LA CAISSE SANS PRENDRE AUCUNE PRÉCAUTION ORATOIRE: QUE PENSEZ-VOUS DE LA MUSIQUE?

Après avoir tout joué, tout réfléchi, tout pensé, tout analysé, mon grand cri, c'est que je ne connais rien en musique, car plus je la pénètre, plus je m'aperçois que je la possède de moins en moins ! J'ai tout à apprendre pour la comprendre, la maîtriser, faire l'amour avec elle, car monsieur, quand mes doigts et mon cerveau caressent le clavier, j'entre en osmose avec le piano, j'orgasme avec lui... et le baise! Oui, je le baise!

QU'Y A-T-IL DE NOUVEAU DANS LA MUSIQUE D'AUJOURD'HUI ?

La nouveauté, c'est la santé technologique et la simplicité de la musique.

AVEZ-VOUS EU UNE CERTAINE FACILITÉ PIANISTIQUE POUR EN ARRIVER À LA PERFECTION ACTUELLE DE VOTRE ART MUSICAL ?

Pour faire de la musique, comme je le pense pour les autres arts, il faut en chier... et moi j'en chie tous les jours. Je travaille mon instrument tout le temps, quelquefois jusqu'à dix heures par jour, avant, pendant et après les concerts.

APRÈS LES CONCERTS?

Oui, car je me remémore, cérébralement parlant, pendant des heures, morceau par morceau. Je pianote mesure par mesure, pour faire ma propre critique et faire avancer mon jeu, ma technique et mon improvisation. Je passe au tamis toute ma musique pour la sublimer et essayer d'arriver à une perfection quasi cosmique.

VOUS EMPLOYEZ LE MOT «COSMIQUE». COMMENT CERNEZ-VOUS CE TERME ET POURQUOI L'APPLIQUEZ-VOUS À VOTRE TECHNIQUE MUSICALE ?

Le cosmos, pour moi, c'est rien...mais c'est tout! Je m'explique: la musique fait partie intégrante de l'univers et du cosmos car elle n'est que vibration et énergie. Quand vous écoutez ma musique, vous n'entendez pas, mais vous percevez seulement une onde vibratoire musicale qui percute vos neurotransmetteurs cérébraux et vous fait comprendre que le grand Michel Petrucciani, le fameux Michel Petrucciani en chair et en os, Orangeois d'origine, est fier de l'être...

VOUS ÊTES AMOUREUX DE MAHLER ?

Oui de sa musique, car elle est vibratoirement cosmique, démesurée, en dehors du temps, délirante et... impressionnante. Je suis amoureux de Gustave Mahler comme je suis amoureux de Dali !

ET POURQUOI DALI ?

Parce que je me sens de plus en plus proche de ce personnage hors du commun. Je suis démesuré dans la musique comme lui l'était dans la peinture. Après avoir connu l'absolu, ce grand génie que fut Salvador Dali s'est marginalisé et conforté en même temps avec la réalité. Dali représente la couleur de l'or; sa canne, c'est son membre viril quand il la foute dans le cul de sa concubine Gala, avec son amour et sa sincérité, et que sa femme suce son voisin ou sa copine. C'est une des seules personnes qui n'ait pas de perversion sexuelle. Sa peinture est très intellectuelle, comme le cosmos.

QU'EST-CE QUI VOUS A LE PLUS ÉTONNÉ CHEZ LUI ?

Sa liberté sexuelle. Il sublime sa sexualité et se fout d'elle comme il se fout de tout. Il éjacule de son pinceau une peinture cosmique et universelle, comme moi j'éjacule de mes mains une musique éternelle, jazzistique et cérébro-neuronale.

QUE PEUT ÉVOQUER POUR VOUS CETTE LIBERTÉ SEXUELLE?

C'est la liberté des couleurs, des sons et des images. Dali fut le seul artiste-peintre-musicien... oui, musicien. Quand on regarde ses oeuvres, on entend la musique sourdre des pores de ses toiles ! Car la peinture, la musique, l'odorat, l'air, la vision... tout cela n'est que Vibration, Énergie et Cosmos.

VOUS PARLEZ DÉJÀ D'ÉJACULATION PIANISTICO-MUSICALE, MAIS PEUT-ON PARLER DE VOTRE ÉJACULATION TOUT COURT, OU CONSIDÉREZ-VOUS CE SUJET COMME TABOU... OU TROP INTIME ?

Non, pas du tout. Je peux d'autant plus en parler maintenant que je suis devenu amoureux de moi-même, depuis quelques temps, et donc que ma sexualité peut s'extérioriser sans aucun tabou. J'essaye, avec ma femme, d'être le plus sensible et le plus sensuel possible, comme lorsque je joue du piano. Quand je fais l'amour j'attends au maximum pour la faire jouir et la faire parvenir dans un nirvana orgasmique hypersubliminal! Mon véritable amour, c'est ma femme.

SI VOUS AVIEZ CLAUDIA SCHIFFER EN FACE DE VOUS, VOS PROPOS SERAIENT IDENTIQUES ?

Exactement identiques. Je me fous de Claudia Schiffer; J'aime ma femme et je n'ai pas honte de le dire.

QUELLE EST VOTRE DÉFINITION DE L'AMOUR ?

L'amour, c'est comme le cancer, ça ronge!

L'AMOUR, POUR VOUS-MÊME, DONT VOUS PARLEZ, NE VOUS FAIT-IL PAS DEVENIR NARCISSIQUE OU, À LA LIMITE, SCHIZOPHRÈNE ?

Plus l'être humain arrive à se reconnaître et à s'aimer profondément, plus il aime les autres. Alors moi, j'aime les gens, même si eux ne

me le rendent pas. Je les aime pour ce qu'ils sont, pour ce qu'ils représentent pour moi, et j'ai la conscience tranquille.

LA CONSCIENCE TRANQUILLE?

Oui monsieur, la conscience tranquille d'appeler mes copains même une seule fois dans l'année. Car je les aime, ils le savent, et ne doivent pas se formaliser de brouilles.

EST-CE DONC DE LA TOLÉRANCE VIS-À-VIS DES AUTRES ?

Un peu, oui, la tolérance, mais la tolérance absolue, et elle existe, je l'ai rencontrée: tolérance pour mes amis, pour ma femme, pour mes relations, pour ma musique... Dali est le peintre le plus tolérant du monde, d'une tolérance absolue. Et il a très bien compris l'intolérance.

POURQUOI ?

Parce qu'il a inventé la liberté avec une structure.

TOLÉRANCE ET LIBERTÉ, SONT-CE DES MOTS QUI VONT ENSEMBLE?

Totalement. Le pianiste Bill Evans disait également: «Il n'y pas de liberté sans structure». Liberté et tolérance sont, pour moi, les deux mamelles de la France.

QU'ATTENDEZ-VOUS DES GENS ALORS?

La folie organisée et la tolérance absolue.

MAIS LA VÉRITABLE FOLIE N'EST-ELLE PAS SIGNE DE DÉSORGANISATION TOTALE?

Si, mais je parle de la folie structurée et organisée, car c'est le début de la créativité.

POUVEZ-VOUS, ALORS, SUPPORTER LE QUOTIDIEN ? N'EST-IL PAS ANTICRÉATIF?

Je suis capricieux, méridional, très logique et donc très proche du quotidien. Il faut que j'assume dans la vie, et j'assume. La terre tourne tous les jours; ça c'est le conformisme de tous les jours... et il faut tolérer cela. C'est très important pour moi de chier, de pisser, de manger tous les jours. C'est aussi important que de faire de la musique, car c'est l'essence même de la vie. La véritable mesure de l'être humain, c'est vivre le microbe au quotidien!

CETTE PHILOSOPHIE VOUS PERMET-ELLE D'AVOIR UN ÉQUILIBRE PHYSIQUE ET PSYCHOLOGIQUE À TOUTE ÉPREUVE ?

Je suis un être qui veut dormir tranquille, je ne veux pas de stress, je ne veux pas m'emmerder pour des choses courantes négatives.

LE NÉGATIF N'EST-IL PAS, POUR VOUS, CAUSE DE STRESS D'ANTICRÉATIVITÉ ET DE DÉSÉQUILIBRE?

Non, le négatif n'est pas le contraire du positif. C'est dirons-nous, le Différent... oui, le Différent!

QU'Y A-T-IL DE PLUS FABULEUX AU MONDE POUR VOUS?
Le désir, car le désir est humain.

ET LA NOTE QUI DÉSIRES LES AUTRES?
Le *si* majeur.

QUEL SERAIT VOTRE DÉLIRE LE PLUS COMPLET?
Ce serait de réunir trois génies de ce siècle, Nougaro, Dali et Petrucciani! Car l'art de Dali, c'est comme l'oiseau chanté par Claude Nougaro. L'oiseau est sur une marche... après sur une deuxième marche, puis il commence à voler et tombe par terre... Il recommence à voler... maintenant il est en sécurité, il est bien, il vole... Il est bleu. Et cette note bleue, je l'ai cherchée longtemps, longtemps, et je l'ai trouvée dans le morceau le plus exceptionnel que j'ai enregistré avec Stéphane Grappelli, Flamingo. A ce moment-là, j'ai compris que j'étais un génie: deux accords, et les trois notes de ma vie les plus belles, celles que j'adore le plus.

APRÈS LA RECONNAISSANCE QUE LE MONDE A POUR VOUS, APRÈS CETTE MUSIQUE CÉLESTE QUE VOUS LAISSEZ SUR LA PLANÈTE, QUE DÉSIRES-VOUS LE PLUS?
Après cela, je veux la mort et je m'en fous. Je me suis beaucoup analysé moi-même depuis que j'ai commencé la musique en solo.

AVEC QUELS MUSICIENS AVEZ-VOUS LE PLUS JOUÉ... OU LE PLUS JOUÉ?
Avec moi-même...

NOTRE BESOIN DE CONSOLATION EST IMPOSSIBLE À RASSASIER
de STIG DAGERMAN
traduction de Philippe BOUQUET

avec THOMAS ROUX

Mise en scène JEAN-DAMIEN BARBIN
Lumière FRANCK THÉVENON
Composition musicale CHRISTIAN PACCOUD
Photographie ALAIN FONTERAY
Régie plateau ÉRIC RAOUL
Régie lumière SOPHIE GUÉGAN
Régie son FRÉDÉRIC LAUGHT
Ouvreuses LUCIE LEVEN et URIELL OLLIVIER

avec la participation de DIDIER CADOU, OLIVIER LE GOURRIEREC, BRUNO ROBIN et JOSEPH LE SAINT.

stagiaire: GWÉNAËL SEMOFF